

LES MESAVENTURES D'UN LORD ANGLAIS EN CANADA.

Bien peu de vos lecteurs et encore moins vos aimables lectrices se rappellent le Montréal de 1837, les revues des nombreuses troupes sur le Champ-de-Mars et surtout les excentricités commises par ces beaux officiers des gardes—presque tous des lords et dont les uniformes étaient d'une richesse inouïe. Combien de petits cœurs timides ont battu à la vue de ces beaux grands soldats anglais lorsqu'ils foulaient les pavés de l'étroite rue Notre-Dame! Que de curieuses se glissaient, les soirs de mess, en face de l'ancienne citadelle pour entendre cette belle musique des gardes et voir flaner ces beaux officiers, le cigare au bec, sur le petit carré Dalhousie.

Comme ils étaient riches ces milords—que de dépenses folles ne faisaient-ils pas! On pourrait remplir l'*Album* durant une année si l'on voulait se faire le conteur des excentricités dont ces beaux officiers devenaient invariablement les victimes.

Racontons la mésaventure arrivée à l'un d'eux—que nous appellerons *Lord Boulingrog*. Ce milord, Lord Boulingrog, après avoir passé une partie de sa vie à voyager, à chasser, à parier et à se griser, se résolut de faire quelque chose de mieux, présument, avec raison, qu'un homme qui possède trente mille livres de rentes, et n'a pas plus de quarante ans, peut trouver d'autres jouissances que celles dont nous venons de faire la nomenclature.

Lord Boulingrog n'était pas beau; il était petit et très gros; ses yeux étaient ronds et presque aussi rouges que ses cheveux; ses joues descendaient carrément dans sa cravate, et tout l'ensemble de sa physionomie avait quelque chose de comique, malgré le sérieux national qu'il conservait habituellement.

Cependant, sous cette enveloppe grotesque, lord Boulingrog cachait un cœur accessible à l'amour, non cet amour léger et volage qui change à chaque instant d'idole; c'était un sentiment profond, une grande passion que milord voulait inspirer. N'ayant pas réussi à se marier dans sa patrie, lord Boulingrog, qui avait toujours eu un faible pour les dames Françaises, vint au Canada dans l'espoir d'y être plus heureux, et s'acheta un grade d'officiers dans les gardes.

Il y avait trois mois que milord habitait Montréal; il était assidu au théâtre, aux concerts, aux promenades, visitait les restaurants; il dépensait beaucoup d'argent et s'amusaient peu, car son cœur sensible n'avait pas encore rencontré un cœur qui répondit au sien.

Un soir, comme il s'en revenait après minuit à son logis, lord Boulingrog entend des cris au moment où il entrait dans une rue peu fréquentée, la rue du Champ-de-Mars. L'Anglais est brave; il s'avance du côté d'où partent les plaintes. Bientôt il aperçoit une dame que deux hommes insultaient; il précipite sa marche et tombe à coups de poing sur les deux individus dont la conduite méritait une correction. Lord Boulingrog boxait parfaitement;

en fort peu de temps il a mis en fuite ses adversaires. Alors il veut revenir vers la dame qu'il a délivrée, comptant galamment lui offrir son bras; mais pendant le combat, celle pour qui l'on boxait avait commencé par se sauver du côté d'une assez belle maison en pierre de taille la seule dans cette rue où elle s'était empressée de frapper à coups redoublés.

Au moment où notre Anglais arrivait près de la maison, la porte s'ouvre, la dame entre, et se ferme aussitôt sur elle, en criant à son libérateur.

—Bien obligée, monsieur, je suis bien reconnaissante.

Lord Boulingrog reste devant cette porte qui vient de se refermer sur lui. Il trouve que cette dame l'a quitté un peu brusquement; le service qu'il vient de lui rendre mériterait quelques remerciements de plus. Cependant, ne connaissant point celui qui vient de la secourir, effrayée encore par le danger qu'elle a couru, la dame est excusable de n'avoir pensé d'abord qu'à regagner sa demeure.

Lord Boulingrog se dit tout cela en considérant toujours la maison de la dame inconnue. L'Anglais aurait voulu au moins voir la figure de celle pour laquelle il a boxé; mais il n'en a pas eu le temps. Il ne sait pas seulement si elle est vieille ou jeune; pourtant, à la légèreté avec laquelle elle a fui pendant le combat, il juge qu'elle doit être encore à la fleur de l'âge. Cette aventure a commencé d'une manière qui pique singulièrement la curiosité de l'Anglais; se trouver après minuit le défenseur d'une inconnue, se battre pour elle, tout cela commence comme un roman d'*Anne Radcliff* de sombre mémoire, et notre Anglais aimait beaucoup les *Mystères d'Udolphe*.

Lord Boulingrog ne peut se décider à s'éloigner de la maison dans laquelle est entrée cette dame. Les Anglais sont contemplatifs; il y avait plus d'une heure que celui-ci était en admiration devant cette porte cochère qui n'avait rien de remarquable; il y serait peut être resté jusqu'au jour, si une patrouille de trois hommes de police canadiens—armés chacun d'un fanal, ne fût venue le tirer de sa préoccupation.

—Que faites-vous là? dit le chef en s'approchant de celui qu'il voit immobile devant une belle maison.

Lord Boulingrog s'exprimait fort difficilement en français et ne le comprenait pas très-bien. Il a pris la question du chef pour une menace; en se retournant, il se voit entre deux hommes qui le menaçaient; Il croit que ce sont des camarades de ceux auxquels il a donné des coups de poing, qui viennent l'envelopper, dans l'espoir de venger la défaite de leurs amis. Lord Boulingrog, ne songeant plus qu'à se frayer un passage à travers ces nouveaux adversaires, commence par distribuer des coups à droite et à gauche, en s'écriant:

(A CONTINUER.)